

Anne-Cécile DRUET

Université Paris-Est Marne-la-Vallée, LISAA EA4120 - EMHIS

L.M. Panero et l'histoire du mouvement lacanien en Espagne

Résumé : Ce travail s'intéresse aux histoires croisées de L. M. Panero et du mouvement lacanien en Espagne. Dans un premier temps, il retrace l'histoire de la psychanalyse en Espagne. Il se penche ensuite sur la naissance du mouvement lacanien durant la transition et sur le rôle qu'y joua Panero, non seulement en raison de sa lecture précoce de Lacan mais aussi à travers ses rencontres avec les acteurs de ce mouvement.

Mots-clés : Histoire de la psychanalyse – Espagne – Lacanisme – L.M Panero – Transition

Resumen: El objetivo de este artículo es estudiar las historias cruzadas de L. M. Panero y del movimiento lacaniano en España. Se aborda en un primer momento la historia del psicoanálisis en España. A continuación se estudia el nacimiento del movimiento lacaniano durante la transición y el papel que en él tuvo Panero, no sólo por su temprana lectura de Lacan sino también a través de sus encuentros y desencuentros con los actores de este movimiento.

Palabras clave: Historia del psicoanálisis – España – Lacanismo – L.M. Panero – Transición

On a beaucoup parlé de Panero et de Lacan, de l'influence des théories du psychanalyste sur l'œuvre du poète d'un côté, et de la lecture de cette œuvre en clé lacanienne de l'autre. Le propos est ici est d'envisager le rapport Panero – Lacan sous un angle différent, en s'interrogeant sur la façon dont ce rapport s'inscrit dans une histoire plus large qui est celle de la réception des théories lacaniennes en Espagne. Panero croise l'histoire du mouvement lacanien à une date très précoce, avant même que l'on puisse véritablement parler de l'existence d'un mouvement, et d'une façon qui restera marginale, dans tous les sens du terme.

Lorsque Jorge Alemán – l'un des premiers psychanalystes argentins lacaniens à émigrer à Madrid en 1976 – arriva dans la capitale espagnole et chercha des interlocuteurs susceptibles de reprendre avec lui le débat autour de la psychanalyse tel qu'il l'avait connu à Buenos Aires, il les trouva dans le célèbre café Manuela, attablés autour de García Calvo. Dans cette petite assemblée, une seule personne, selon lui, avait véritablement lu Lacan : Panero. « Me llamó poderosamente la atención – dit aujourd'hui Alemán – el hecho de que por aquel entonces el único que había leído a Lacan en España era un loco, Panero. Me encontré que el único interlocutor que tenía era un señor que se había hecho famoso por la película del Desencanto, y que estaba camino de su locura... »¹.

¹ ALEMÁN, Jorge, entretien avec l'auteure, Madrid, 16 mai 2006.

Dans ce bar madrilène de la Manuela, le chemin de Panero croisa donc celui de ce psychanalyste argentin qui deviendrait l'un des fondateurs du mouvement lacanien en Espagne. Cette rencontre, dans ce lieu et à cette date, s'inscrit à son tour dans une histoire plus large qui est celle de la psychanalyse durant la transition démocratique, et elle fait naître les questions qui vont guider ici notre réflexion : comment ces deux histoires s'articulent-elles, quelle place l'histoire individuelle de Panero trouve-t-elle dans l'histoire du lacanisme, et plus largement de la psychanalyse, en Espagne ?

Le premier élément de réponse tient aux caractéristiques des bouleversements qu'a connus le domaine psychanalytique espagnol à la fin du franquisme et durant la transition démocratique, ce qui nous conduit à effectuer, dans un premier temps, un détour historique par la situation de la psychanalyse sous la dictature.

L'Espagne est le premier pays au monde où fut publiée une traduction d'un texte psychologique de Freud : la très célèbre « Communication préliminaire » y vit le jour dans une revue médicale de Barcelone un mois à peine après sa publication à Berlin et à Vienne en 1893². Cette extraordinaire précocité s'explique sans doute par des accords d'échanges éditoriaux mais, trente ans plus tard, l'Espagne n'en fut pas moins à nouveau pionnière en devenant le premier pays au monde à lancer la traduction des *Œuvres complètes* de Freud, dont les différents volumes commencèrent à paraître en 1922 chez Biblioteca Nueva. Cette publication ne dut, cette fois, rien au hasard puisqu'elle se fit à l'initiative d'Ortega y Gasset. Bien que déjà très réservé sur la psychanalyse, en particulier pour des raisons épistémologiques, le philosophe estimait indispensable de faire connaître la pensée de Freud – au même titre que tout événement marquant du panorama intellectuel européen – dans son pays³. Avec cet accès facilité des lecteurs aux œuvres de Freud en espagnol, on assiste, jusqu'à la guerre civile, à la véritable introduction de la psychanalyse dans tous les domaines du savoir, dans la sphère artistique et notamment littéraire, et également dans la sphère sociale (des arguments freudiens furent ainsi utilisés au Parlement lors des débats sur le divorce en 1931)⁴.

Ce processus d'introduction des théories freudiennes, qui culmine sous la République, se fit toutefois avec des caractéristiques qui distinguent l'Espagne d'autres pays tels que la France ou l'Argentine. Les psychiatres espagnols accueillirent la psychanalyse avec la même diversité de prises de position que leurs confrères étrangers, des plus critiques aux plus enthousiastes. Néanmoins, alors que dans d'autres pays d'Europe, et notamment en France, la naissance d'un courant favorable aux idées freudiennes mena à la création des premières sociétés de psychanalyse membres de l'International Psychoanalytical Association (IPA) fondée par Freud, rien de tel ne se produisit en Espagne où dominait alors, selon les termes de Valentín Corcés, un discours *autour* de la psychanalyse et non un discours psychanalytique à proprement parler⁵. Ce projet d'institutionnalisation fut bien

² BREUER, Josef et FREUD, Sigmund, « Mecanismo psíquico de los fenómenos histéricos », in *Revista de Ciencias Médicas de Barcelona*, vol. 19 n°3-4, 1893, p. 54-59 et 85-89.

³ ORTEGA Y GASSET, José, « Psicoanálisis: ciencia problemática » dans *Ideas y creencias*, Madrid, Revista de Occidente en Alianza Editorial, 2005 [1911], p. 89-121 ; ORTEGA Y GASSET, José, « Prólogo a las *Obras Completas* de Sigmundo Freud » dans FREUD, Sigmund, *Obras Completas*, Madrid, Alianza Editorial – Revista de Occidente, 1994 [1922], t. VI, p. 301.

⁴ GLICK, Thomas, « Sexual Reform, Psychoanalysis, and the Politics of Divorce in Spain in the 1920s and 1930s », in *Journal of the History of Sexuality*, vol. 12 n°1, 2003, p. 89-91.

⁵ CORCÉS PANDO, Valentín, *Freud ante Cervantes. El psicoanálisis y la cultura española en el primer tercio del siglo* xx, Valence, Promolibro, 2005, p. 33.

ébauché par le premier psychanalyste espagnol reconnu par l'IPA, Ángel Garma, mais la guerre civile vint mettre un terme à ses ambitions et c'est à Buenos Aires, où il émigra, que Garma contribua à fonder l'Asociación Psicoanalítica Argentina⁶.

La guerre civile eut pour première conséquence, dans le domaine qui nous occupe, de priver l'Espagne des représentants du courant psychiatrique qui s'étaient montrés le plus ouverts aux théories freudiennes et qui avaient, dans leur très grande majorité, soutenu la République. L'élite de la psychiatrie fut réorganisée et prise en main par ceux qui étaient inscrits dans le camp des vainqueurs, dont certains avaient pris position contre la psychanalyse avant même la guerre, et dont pratiquement tous le feraient par la suite. La psychiatrie de l'après-guerre se donna pour mission première d'éradiquer les influences étrangères qui avaient fait la richesse de la science espagnole dans la période précédente, et de fonder une psychiatrie de caractère national, ancrée dans une tradition d'assistance chrétienne. Dans ce nouvel esprit en consonance idéologique avec le régime se trouvaient donc justifiés le retour à l'isolement scientifique et la recherche de solutions adaptées à la spécificité des conditions biologiques et psychiques des Espagnols, le prérequis de toute pratique ou théorie étant le respect du dogme catholique.

Verdaderamente, la mejor sanidad de mente es un pensamiento católico y un obrar en todo momento como católico [...] Sepamos, pues, los médicos que en esta labor tan trascendente de higienización de nuestra raza no podemos separar un momento los ojos de Dios, y todo lo hemos de hacer por España⁷.

Ce cadre idéologique supposait que l'un des traits les plus caractéristiques de cette élaboration théorique fût son anti-freudisme, par ailleurs sans commune mesure, dans son intensité, avec l'acceptation dont la psychanalyse avait bénéficié au sein du monde médical avant la guerre civile. Freud était l'ennemi juré d'une psychothérapie qui se concevait comme une rééducation de l'homme espagnol et catholique malade, et qui voyait la forme la plus aboutie de guérison dans le respect des préceptes catholiques. Soit Freud était écarté d'emblée sur la base d'arguments moraux ou religieux, soit, lorsqu'il y avait débat, il faisait face à une remise en question de type philosophique et anthropologique qui lui reprochait son incapacité à saisir l'âme humaine⁸. Ce discours était celui de l'élite de la psychiatrie

⁶ Sur l'introduction de la psychanalyse dans le domaine psychiatrique avant la guerre civile, voir entre autres CARLES, Francisco, MUÑOZ, Isabel, LLOR, Carmen et MARSET, Pedro, *Psicoanálisis en España (1893-1968)*, Madrid, Asociación Española de Neuropsiquiatría, 2000 ; pour le domaine artistique à la même période, voir CORCÉS PANDO, Valentín, *Freud ante Cervantes, op.cit.*

⁷ Marco Merenciano cité par CASTILLA DEL PINO, Carlos, « La Psiquiatría española (1939-1975) » in AAVV, *La cultura bajo el franquismo*, Barcelone, Anagrama, 1977, p. 90. Sur l'histoire et l'orientation idéologique de la psychiatrie espagnole pendant le franquisme, voir également GONZÁLEZ DURO, Enrique, *Psiquiatría y sociedad autoritaria : España 1939-1975*, Madrid, Akal, 1978 ; GONZÁLEZ DE PABLO, Ángel, « Sobre la génesis del orden psiquiátrico en la posguerra española: la implantación de la psiquiatría de Heidelberg en España », in *Revista de la Asociación Española de Neuropsiquiatría*, n° 23, 1987, p. 633-647 ; GONZÁLEZ DE PABLO, Ángel, « La escuela de Heidelberg y el proceso de institucionalización de la Psiquiatría española » in AAVV, *Un Siglo de Psiquiatría en España*, Madrid, Extra Editorial, 1995, p. 229-249 ; GRACIA GUILLÉN, Diego, « El enfermo mental y la psiquiatría española de la posguerra », in *Informaciones Psiquiátricas*, n° 120, 1990, p. 161-171 ; CASTILLA DEL PINO, Carlos, *Preterito imperfecto. Autobiografía*, Barcelone, Tusquets, 1997 et CASTILLA DEL PINO, Carlos, *Casa del Olivo. Autobiografía (1949-2003)*, Barcelone, Tusquets, 2004.

⁸ Sur la psychanalyse dans le discours psychiatrique officiel pendant la dictature, voir DRUET, Anne-Cécile, « Psychoanalysis in Franco's Spain. Crónica de una 'agonía' anunciada » dans DAMOUSI, Joy et PLOTKIN,

espagnole et, par voie de conséquence, celui qui dominait une discipline inféodée à cette élite dont les représentants occupaient les chaires de psychiatrie des universités, à commencer par Ramón Sarró à Barcelone et Juan José López Ibor – bien connu de Panero qui ne s'est pas privé de dire tout le mal qu'il en pensait⁹ – à Madrid. Dans un ouvrage intitulé *La agonía del psicoanálisis*, qui serait réédité en Espagne jusque dans les années 1980, López Ibor plaide pour un dépassement de la théorie freudienne qui, selon lui, se mourait d'une lutte interne entre son propre dévoilement des mystères de la personnalité humaine et son incapacité à saisir celle-ci autrement que par la formulation de lois mécanistes¹⁰. C'est vers l'anthropologie existentielle que se tournait López Ibor, et la psychiatrie espagnole à sa suite, sans toutefois parvenir à tirer de ces théories les fondements d'une pratique thérapeutique viable. Jusqu'à la fin des années 1960, c'est-à-dire à une époque où Panero était déjà pris en mains par la psychiatrie espagnole, celle-ci vivrait entre ces deux extrêmes : d'un côté cette réflexion sur la psychothérapie qui tenait davantage de la spéculation métaphysique que de la recherche de solutions thérapeutiques viables pour les patients et, de l'autre, dans la pratique, une orientation ultra-organiciste.

Se engendr[a] una disociación esquizofrénica entre una *praxis* basada en el uso indiscriminado del ECT, en la práctica de lobotomías « para ver qué pasa » y una producción teórica en la que se mezclan en proporciones diversas, la fenomenología, un humanismo cristiano ramplón, veleidades racistas y mucha literatura. Discurso que no podía tener otra función más que la de justificar, u ocultar una *praxis* que no podía resistir el más mínimo análisis crítico, en especial si hubiese podido ser contrastada con la que se producía en el exterior¹¹.

Panero lui-même résume parfaitement les choses lorsqu'il raconte : « López Ibor te daba electroshocks y luego te ponía una imagen de Santa Teresa en la mesilla »¹².

C'est précisément cette réalité décrite par Panero qui amena de jeunes médecins à chercher de nouvelles orientations, de nouvelles approches thérapeutiques. En 1939, deux jeunes Catalans prénommés tous les deux Pere (Pere Bofill et Pere Folch) commencent leurs études de médecine à l'Université de Barcelone. Ils en viennent à s'intéresser à la psychanalyse en cherchant une alternative non seulement à la prise en charge désastreuse des patients psychiatriques qu'ils observent sur le terrain, mais aussi à l'indigence de la formation universitaire qu'ils reçoivent. Tous deux ont témoigné avec autant d'effarement que d'amusement du « savoir » que l'on contraignait alors les jeunes médecins à assimiler, notamment dans ce qui tenait lieu de cours de psychologie dans les études de médecine, à savoir une matière intitulée « déontologie médicale » – la seule formation en psychothérapie qu'ils recevaient. L'anecdote suivante est racontée par Pere Folch, qui explique ce qu'il dut dire pour réussir son examen oral de fin d'année :

Mariano Ben (coord.), *Psychoanalysis and Politics. Histories of Psychoanalysis under Conditions of Restricted Political Freedom*, New York, Oxford University Press, 2012, pp. 57-78.

⁹ « No he visto un nazi parecido en los días de mi vida. » RUIZ MANTILLA, Jesús et MORA, Miguel, « España es la que está loca, no yo » [Entrevista a L. M. Panero], in *El País*, 9 août 2005. http://elpais.com/diario/2005/08/09/ultima/1123538401_850215.html

¹⁰ LÓPEZ IBOR, Juan José, *La agonía del psicoanálisis*, Madrid, Espasa-Calpe, 1951.

¹¹ COMELLES, Josep Maria, *La razón y la sinrazón. Asistencia psiquiátrica y desarrollo del estado en la España contemporánea*, Barcelone, PPU, 1988, p. 164.

¹² RUIZ MANTILLA, Jesús et MORA, Miguel, « España es la que está loca, no yo » *op.cit.*

Le cours de déontologie médicale était assuré par un membre du clergé. Lorsque je me suis présenté à l'oral, il m'a posé la question suivante : comment prendriez-vous en charge la direction de fiançailles ? Quel degré d'érotisme penseriez-vous devoir conseiller aux fiancés ? Evidemment il fallait ressortir ce que nous avions dans nos notes de cours, c'est-à-dire, par exemple, une classification des baisers ; il y avait les bucco-dermiques, que l'on pouvait tolérer, et puis les bucco-muqueux qui relevaient déjà du domaine de la perversion¹³.

De façon presque contemporaine, un autre noyau de médecins intéressés par la psychanalyse vit le jour à Madrid, de façon indépendante mais avec le même objectif que les Catalans : suivre une formation psychanalytique orthodoxe. Faute de la trouver en Espagne, une majorité d'entre eux partit se former à l'étranger, dans les cercles officiels de l'IPA, avant de rentrer en Espagne et de chercher à y fonder une association de psychanalyse officiellement reconnue. Cette reconnaissance impliquait non seulement l'acceptation des instances internationales de l'IPA, mais également l'aval des autorités espagnoles – et donc le *nihil obstat* des *catedráticos* de psychiatrie puisqu'il était inconcevable d'envisager ce type d'initiative sans leur accord. Aussi étonnant que cela puisse paraître dans le contexte psychiatrique radicalement antifreudien décrit ci-dessus, les psychanalystes parvinrent à leurs fins, en partie au moins grâce à une tactique assumée de non-affrontement, de non-opposition au pouvoir psychiatrique en place¹⁴.

Dans les années 1960, la situation était la suivante : deux noyaux de psychanalystes existaient, l'un à Barcelone, l'autre à Madrid, qui totalisaient vingt membres. Ces psychanalystes étaient connus et acceptés ou tolérés dans le milieu médical espagnol – ils participaient aux colloques de la discipline, pour certains même enseignaient à l'université – , mais ils avaient fait le choix d'une extrême discrétion ; non seulement ils ne faisaient pas connaître leurs travaux en dehors du milieu spécialisé (il n'existait aucune revue de psychanalyse en Espagne à l'époque), mais en outre ils n'avaient aucune visibilité sociale. En d'autres termes, les psychanalystes exerçaient et faisaient vivre leur association où ils offraient une formation en psychanalyse, mais ils ne constituaient pas une force d'opposition théorique ou idéologique à l'élite de la psychiatrie, qui continuait de régner de façon hégémonique sur la discipline¹⁵.

Quant à Jacques Lacan, déjà très célèbre à cette date dans le pays voisin, les psychiatres espagnols le connaissaient en tant que personnage haut en couleurs de la vie intellectuelle française, mais ses théories n'intéressaient ni les psychiatres, qui avaient rejeté la psychanalyse, ni les psychanalystes qui, dans leur très grande majorité, suivaient l'orientation kleinienne. Lacan lui-même vint faire deux conférences à Barcelone, la première en 1958 et la seconde en 1972, mais l'une et l'autre passèrent inaperçues. Jusqu'à la fin des années 1960, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'une partie de la psychiatrie espagnole s'intéresse au structuralisme, Lacan ne fut guère plus qu'une curiosité ponctuelle en Espagne¹⁶.

¹³ Pere Folch, entretien avec l'auteure, Barcelone, 5/07/2005.

¹⁴ « Pensé que debía ser muy prudente si queríamos volver a España, teníamos que ser muy prudentes con los contactos, no enfrentarnos ni con la Iglesia ni con el estamento oficial. Teníamos que mantener contactos, discretos, pero sin demasiado ruido ». Pere Bofill cité par BERMEJO FRIGOLA, Vicente, *La institucionalización del psicoanálisis en España en el marco de la API*, Universitat de València (thèse de doctorat), Valence, 1993, p. 214. Pour une analyse plus détaillée de la question, voir DRUET, « Psychoanalysis in Franco's Spain », *op.cit.*

¹⁵ DRUET, Anne-Cécile, « Psychoanalysis in Franco's Spain... », *op.cit.*

¹⁶ DRUET, Anne-Cécile, « La psiquiatría española y Jacques Lacan antes de 1975 », *Asclepio*, vol. 66 n°1, 2014.

Entre la fin des années 1960 et la mort de Franco, les choses commencèrent à changer. Au sein d'une génération qui est celle de Panero, un regain d'intérêt pour Freud et la psychanalyse apparut de diverses façons, dans diverses sphères professionnelles, avec des conséquences rapides sur la diffusion de la psychanalyse en Espagne. L'histoire individuelle de Panero et son intérêt pour Freud et Lacan s'inscrivit pour une dizaine d'années (entre environ 1968 et la fin des années 1970) dans une période de bouleversements de ce que l'on peut appeler les « coordonnées » psychanalytiques de l'Espagne, bouleversements qui menèrent à la naissance d'un mouvement lacanien dans le pays.

Au point de départ de ce processus se trouve un intérêt renouvelé pour la psychanalyse qui apparut, à la fois dans le domaine psychiatrique et dans le domaine culturel, dans le sillage de mouvements de contestation liés à la critique du monde asilaire et à l'antipsychiatrie. Dans le domaine culturel, ce processus de récupération de Freud via un intérêt pour l'antipsychiatrie et le courant freudo-marxiste est perceptible dans certaines revues de la transition telles que *Camp de l'Arpa*, dont le deuxième numéro contient un entretien entre Ana María Moix et Carlos Castilla del Pino, principal représentant du courant freudo-marxiste en Espagne, ou *El Viejo Topo* – où l'on s'intéresse beaucoup, par ailleurs, à Panero –, qui publie un dossier sur l'antipsychiatrie dans son quatrième numéro, consacre régulièrement des articles à Freud et propose, en 1979, un premier dossier entièrement dédié à celui-ci et placé sous le signe de la critique marxiste et des dissidences post-freudiennes¹⁷.

Autre nouveauté, et de poids : dans le cadre de ce regain d'intérêt pour la psychanalyse, on commence à voir apparaître le nom de Lacan. À la croisée du cheminement intellectuel de Panero et de l'évolution des sphères psychiatrique et culturelle espagnoles dans leur ensemble figure le structuralisme. Dans le domaine psychiatrique, c'est à partir du moment où un noyau de psychiatres catalans s'intéressent au structuralisme que des travaux scientifiques sur Lacan voient le jour dans la presse spécialisée. La date clé de ce processus est l'année 1968, année durant laquelle la chaire de psychiatrie de l'Université de Barcelone organise un séminaire sur le structuralisme en collaboration avec l'Institut français. Non seulement les premiers articles sur Lacan dans la presse psychiatrique portent sur ce séminaire, mais en outre ce sont les psychiatres catalans qui l'organisent, Ramón Sarró et son collaborateur Josep Lluís Martí-Tusquets qui, par la suite, invitent Lacan à Barcelone¹⁸. On n'a pas connaissance que Panero ait assisté à ce séminaire – bien qu'il se soit trouvé à Barcelone, non interné, entre les mois de mars et de mai cette année-là –, mais son premier contact avec le surréalisme date au plus tard de l'année suivante, durant laquelle il rencontre Antonio Maenza, celui qu'il appellera son « maestro de estructuralismo »¹⁹. L'antipsychiatrie reste également un point de contact entre l'histoire de Panero et celle d'un intérêt naissant pour le lacanisme en Espagne. Le premier texte de Lacan traduit en Espagne est publié en 1970 dans la collection de psychologie d'Anagrama, à l'époque dirigée par Ramón García, avec qui Panero était en contact²⁰. Ramón García

¹⁷ MOIX, Ana María, « Entrevista con Carlos Castilla del Pino », in *Camp de l'Arpa*, n°2, 1972, p. 15-18 ; GONZALEZ DURO, Enrique, « Una lectura política de Freud », in *El Viejo Topo*, n°30, 1979, p. 37-39 ; AAVV, « Disidencias postfreudianas », in *El Viejo Topo*, n°30, 1979, p. 42-44. Dès son premier numéro, *El Viejo Topo* s'était intéressé à Panero et avait publié une critique du film *El Desencanto*.

¹⁸ MARTÍ-TUSQUETS, Josep Lluís, « Estructuralismo y psiquiatría », in *Revista de Psiquiatría y Psicología Médica de Europa y América Latinas*, vol. 8 n°5, p. 234-237. Sur ce sujet et les conférences de Lacan à Barcelone, voir DRUET, « La psiquiatría española y Jacques Lacan... », *op.cit.*

¹⁹ CRÉMER, Víctor, « Entrevista a Leopoldo María Panero. Figuras de la pasión » in *Combate*, 6 juillet 1989, cité par FERNÁNDEZ, J. Benito, *El contorno del abismo. Vida y leyenda de Leopoldo María Panero*, Barcelone, Tusquets, 1999, p. 151.

²⁰ LACAN, Jacques, *El objeto del psicoanálisis*, Barcelone, Anagrama, 1970.

était non seulement l'un des principaux tenants du courant antipsychiatrique en Espagne, mais aussi directeur d'un centre de psychologie marxiste à Barcelone. C'est dans ce cadre-là, semble-t-il, que Panero l'avait connu et qu'il lui faisait lire certains de ses textes²¹.

Aux alentours de ces années 1968-1969 débute donc une décennie où vont se croiser à plusieurs reprises l'histoire de Panero avec Lacan et l'histoire de l'Espagne avec le lacanisme. L'intérêt général pour la psychanalyse est inédit à la fois dans son intensité et dans sa dimension socioculturelle depuis la guerre civile. Cet intérêt va logiquement amener certains membres de la nouvelle génération – des étudiants, de jeunes médecins, psychologues, anthropologues, philosophes et autres – à chercher une formation en psychanalyse en Espagne. A la fin des années 1960, comme nous l'avons vu, la psychanalyse brillait par son absence dans les formations universitaires et les seules institutions psychanalytiques orthodoxes d'Espagne étaient les cercles de l'IPA dont il a été question plus haut ; c'est donc vers eux que se tournent les jeunes candidats à la formation analytique. Entre ces jeunes et les psychanalystes de ces institutions, l'incompréhension fut mutuelle et totale : les premiers cherchent Freud dans le cadre de mouvements contestataires, un Freud subversif, susceptible de venir s'ajouter aux références de l'opposition à l'ordre établi, les seconds défendent une institution psychanalytique médicalisée, rigide et hiérarchisée à l'extrême, fermée sur elle-même et réfractaire à toute idée de contestation sociale. C'est en outre une institution psychanalytique qui s'est formée et a existé pendant la dictature, avec le *nihil obstat* des *catedráticos* de psychiatrie honnis par la jeune génération, qui reproche par conséquent aux psychanalystes leur politique de non-opposition à ce pouvoir psychiatrique²².

Les sociétés espagnoles de l'IPA ne pouvant, à aucun égard, incarner ce versant subversif du freudisme – ou, de façon plus générale, une voie de formation en rupture avec un système figé et paternaliste –, la nouvelle génération de candidats à la formation psychanalytique, avec quelques exceptions bien sûr, rejette cette possibilité et se cherche d'autres formateurs. L'histoire espagnole croise alors celle de l'Argentine, pays où les théories lacaniennes avaient été introduites précédemment ; dans la deuxième moitié des années 1970 et au début des années 1980, un nombre important de psychanalystes argentins qui fuient la dictature militaire s'installent en Espagne. Le principal introducteur de Lacan en Argentine, Oscar Masotta lui-même, s'établit à Barcelone. Un mois jour pour jour avant la mort de Franco, Masotta commence un séminaire sur Lacan à Barcelone, séminaire que l'on peut considérer comme la première pierre sur laquelle se construira le mouvement lacanien espagnol²³.

Quelque temps plus tard, en 1976, alors qu'à Barcelone le mouvement lacanien commence à prendre forme autour de Masotta, arrive à Madrid un psychanalyste argentin dont il a déjà été question plus haut, Jorge Alemán. Alemán s'installe dans la capitale espagnole avant la plupart de ses compatriotes, à une date à laquelle il n'y existe encore aucun cercle lacanien. Il faut donc se figurer quelqu'un qui, quelques mois auparavant, assistait à une conversation sur Lacan à Buenos Aires avec des intellectuels de la trempe d'Oscar Masotta ou Osvaldo Lamborghini, et qui débarque à Madrid où le débat psychanalytique public n'existe tout simplement pas²⁴. Ses interlocuteurs, Alemán les trouve donc au café Manuela, attablés autour d'Agustín García Calvo. L'un de ces interlocuteurs,

²¹ FERNÁNDEZ, J. Benito, *El contorno del abismo, op.cit.*, p. 163, 183.

²² DRUET, Anne-Cécile, « Historiografía del psicoanálisis en España (1975-1985) », in *Archivos de Psiquiatría*, vol.69 n°3, 2006, p. 197-217.

²³ DRUET, Anne-Cécile, « The Transatlantic Element: Psychoanalysis, Exile, Circulation of Ideas and Institutionalization Between Spain and Argentina », in *Psychoanalysis and History*, vol.14 n°2, 2012, p. 237-251.

²⁴ ALEMÁN, Jorge, « Argentinos en Madrid », in *Análisis del Litoral*, n°5, p. 37-47.

le seul – selon Alemán – à avoir bien lu Lacan, c’est Panero²⁵. García Calvo, Alemán, Panero et quelques autres parlent de Lacan, débattent, contribuant ainsi à rendre droit de cité à la psychanalyse dans une ville où elle avait disparu des discussions publiques depuis la guerre civile. Cela se fait, certes, à la mesure de l’Espagne, à la mesure de Madrid, et ces débats ne prendront jamais l’envergure qu’ils avaient eue à Buenos Aires. Dans les années suivantes, Alemán n’en fonde pas moins à Madrid une association de psychanalyse, puis une revue baptisée *Serie Psicoanalítica*, l’une des deux premières revues de psychanalyse lacanienne en Espagne. Dans les pages de celle-ci seront publiées certaines conférences ou tables rondes de la Manuela, notamment celles auxquelles Panero a participé²⁶.

À la même époque, Panero croisa le mouvement lacanien naissant à Barcelone. Comme nous l’avons vu, à partir de la fin 1975, ce mouvement s’est constitué dans la capitale catalane autour du séminaire d’Oscar Masotta consacré à Freud et à Lacan. Ce séminaire se déroula initialement dans des conditions assez précaires (les cours se donnaient dans l’atelier du peintre Josep Guinovart), et face à un public hétéroclite qui reflétait ce regain d’intérêt général pour la psychanalyse, au-delà des frontières des formations disciplinaires. Au séminaire de Masotta étaient assis côte à côte le philosophe Eugenio Triás, un étudiant, un artiste, des psychiatres, un psychologue, des lycéens, ou même une chanteuse du mouvement catalan des Setze Jutges ; tous participaient d’une même curiosité pour la psychanalyse qui était dans l’air du temps, et qui parfois n’irait pas plus loin que les cours de Masotta. Parmi les élèves de ce dernier figuraient deux jeunes intellectuels qui, quelques années plus tard, emmèneraient le lacanisme vers la droite et s’opposeraient aux lacaniens espagnols de la première heure, notamment à Panero. Le premier, Federico Jiménez Losantos, était à l’époque un jeune licencié en philologie hispanique proche du Parti communiste et impliqué dans diverses initiatives intellectuelles. Le second, Alberto Cardín, anthropologue de formation quant à lui, fut pendant la transition un auteur prolixe, un agitateur, provocateur et l’une des figures les plus en vue de la culture gay ; il est mort en 1992. Jiménez Losantos et Cardín eurent pendant quelques années une série de projets communs, dont la création de deux revues. Ils commencèrent par prendre en main la rédaction d’une revue connue sous le nom de *Revista de Literatura* – initialement baptisée *Quert Poiny* –, publication du département de philologie hispanique de l’Université de Barcelone, à laquelle collaboraient à l’époque des intellectuels comme Jordi Llovet ou Biel Mesquida et qui, à l’origine, s’intéressait aux articulations entre structuralisme, marxisme et littérature. Lorsqu’elle fut prise en main par Cardín et Losantos, la revue devint la publication la plus lacanienne d’Espagne, multipliant les références à Masotta et à Lacan lui-même et revendiquant cette « marque de fabrique »²⁷. Accusés de vouloir imiter *Tel Quel*, Cardín et Losantos s’en allèrent et fondèrent alors deux nouvelles revues baptisées *Divan* et *Trama* (sur le modèle, cette fois assumé, de *Tel Quel* et *Peinture*). Présentées en 1978 par Cardín et Losantos à la Galerie Buades à Madrid, ces revues furent l’occasion d’une rencontre houleuse avec Panero, qui assistait à la présentation et y provoqua un chahut mémorable qui empêcha les orateurs de s’exprimer. La scène fut suivie d’une violente polémique dans la presse, Juan Manuel Bonet donnant dans *El País* une version de l’incident qui expliquait l’attitude de Panero par son opposition à l’ancrage idéologique à droite des publications, et Cardín et Losantos dépeignant quant à

²⁵ Panero et García Calvo se sont rencontrés à Paris, à la Boule d’Or, en 1975 (FERNÁNDEZ, *El contorno del abismo*, op.cit., p. 192).

²⁶ Fondée en octobre 1981 par Alemán et son compatriote Sergio Larriera, *Serie Psicoanalítica* est la première et, jusqu’en 1986, la seule revue de psychanalyse lacanienne éditée à Madrid.

²⁷ PONS, Concepción, « Un raro ejemplar universitario. Entrevista con la redacción de *Revista de literatura* », in *Revista de Literatura*, n°10-11, 1976-1977, p. 162

eux dans leur revue un Panero fauteur de troubles, rendant toute discussion impossible, puis « groggy », dormant dans le fond de la salle²⁸.

Au-delà de son côté anecdotique, cet incident marqua également la marginalisation définitive de Panero dans l'histoire du lacanisme espagnol. Masotta mourut quelques mois plus tard, et l'institutionnalisation du mouvement lacanien espagnol se poursuivit, de façon plus morcelée, autour d'autres analystes argentins dont aucun n'avait sa capacité de rassemblement. Cardín, Losantos et un certain nombre d'autres perdirent progressivement leur intérêt pour la psychanalyse, et l'histoire du lacanisme devint une histoire d'analystes, de formation analytique et d'institutions. S'intéresser à Lacan n'était plus un phénomène intellectuellement marginal, et Lacan lui-même était devenu une figure suffisamment connue en Espagne pour que *El País* annonce sa mort en première page en septembre 1981. Pendant une décennie qui va, grosso modo, de 1968 à la mort de Masotta en 1979, les choses furent bien différentes en Espagne. A cette sorte d'élan que fut le regain d'intérêt pour la psychanalyse et la découverte de Lacan, Panero a participé, à sa façon qui est à la fois toujours marginale, mais aussi liée à ce faisceau de circonstances historiques qui ont été décrites ici. Dans cette scène de Panero attablé au café Manuela, parlant de Lacan avec un analyste argentin fraîchement immigré à Madrid, se rejoignent destins individuels et histoire, dans leur dimension tragique puisque ce sont aussi des histoires de folie et de dictature, mais également avec cette part d'aventures humaines et intellectuelles qu'ont été les premières années de l'histoire du lacanisme en Espagne.

²⁸ BONET, Juan Manuel, « Presentación de las revistas *Divan* y *Trama* », *El País*, 12 mai 1978. La réponse des fondateurs de *Divan* fut publiée dans les pages de cette même revue, sous le titre « Una carta » (*Divan*, n°2-3, p. 224-226).